

# 1

## Esprit d'enfance et roman d'enfance

Nous perdons, avec la jeunesse, cet enthousiasme crédule dont l'ignorance voit si clair.

Francis de Croisset.

*Nous avons fait un beau voyage*

L'enfance s'oriente entre deux stratégies majeures : l'exploration du monde extérieur et le refuge auprès d'une zone de protection et de stabilité, le nid, le terrier, le logis, la famille. Du côté de l'exploration, l'enfant vit des conduites et des émotions qui l'éveillent et l'excitent : la recherche, la curiosité, la surprise, l'étrangeté, l'inattendu, l'émerveillement, le mystère, l'enthousiasme, la magie, tous sentiments qui provoquent plaisir, ravissement, anxiété, inquiétude. Ces sensations inattendues, enivrantes, emmènent l'enfant ailleurs, le sortent de son quotidien, il se trouve au-delà, dans un monde qui s'apparente au rêve et se charge d'une nouveauté et d'une pureté qui s'appelleront poésie. Ces explorations, qu'il faut appeler aussi aventures portent sur des lieux, des personnes, des actions. L'enfant, naïf, tente de les comprendre avec ses moyens, variables en fonction de son âge et de ses connais-

sances ; ce sont des légendes, interprétations provisoires, erronées, absurdes ou déjà lucides et sensibles. Ce goût de l'aventure apparaît ainsi comme un axe essentiel de la psychologie infantile, il se développera ensuite de diverses façons.

À l'opposé, l'enfant revient vers le nid, où il trouve sécurité, confort et surtout permanence. Pour la plupart des enfants, le monde ne change pas depuis la naissance jusqu'à dix-huit-vingt ans, stabilité du logis, des adultes qui l'entourent, famille et parentèle, voisins, quartier, établissement scolaire, église. Vus par l'enfant, les adultes ne semblent guère vieillir, ils conservent leurs attitudes, leurs habitudes, parfois même leurs vêtements pendant une quinzaine d'années. L'enfance s'oriente par conséquent sur ces points fixes, zone de sécurité à partir de laquelle démarrent les aventures. Hélas, dans certains cas, cette stabilité est révolutionnée par un deuil, un divorce, un déménagement. Un simple changement d'établissement scolaire peut constituer un traumatisme, entraîner un trouble dépressif qui laissera une cicatrice douloureuse, éventuellement réveillée lors de séparations semblables à l'âge adulte.

Au sein même de la zone de sécurité, l'enfant établit un cercle encore plus personnel, pudique et secret, thésaurisant quelques objets et jouets favoris qui renforcent cet ancrage. Dans ce domaine secret et sacré les adultes ne sont pas invités, et l'enfant redoute leur intrusion grossière. Dans *Le Voyageur sans bagages* de Jean Anouilh, le héros qui est amnésique après la guerre de quatorze et que la famille tente de se réapproprier, se trouve écœuré quand ses parents réduisent son enfance à des anecdotes grossières et caricaturales. Deux enfances déjà se distinguent et tout un dégradé entre un cœur intime, privé, une scène familiale officielle et des aventures extérieures. Le jeu et le jouet se situent à l'interface entre le dehors et le dedans, point d'appel pour l'imagination, pour la simulation des aventures, mais aussi petite collection d'objets qui marquent

le territoire personnel. Tel modèle réduit, telle poupée, telle peluche, tel échantillon publicitaire symbolisent un territoire, une propriété personnelle. On connaît ces enfants menacés par une mort prochaine, d'une leucémie, d'une cardiopathie, qui serrent jusqu'au bout contre eux un sac avec quelques babioles, une poupée, un jouet qu'ils ne veulent plus lâcher.

Les parents se situent eux aussi à la frontière entre le dehors et le dedans, ambassadeurs de la réalité, explicites, commentateurs de diverses élucidations ; ils sont aussi les promoteurs ou les accompagnateurs de l'aventure : voyages, excursions, expositions, musées. Il s'agit là d'un rôle ambigu, car le parent, d'une part favorise l'aventure et la distraction, la foire, la fête, le cirque, d'autre part démystifie volontiers ces domaines magiques. Certains parents, cyniques et boudeurs, dévalorisent régulièrement les spectacles, d'autres plus fantaisistes et poètes, jouent le jeu de l'enthousiasme. Certaines familles douées et créatives parviennent à donner au travail scolaire un caractère ludique, ce qu'accentue encore le système des récompenses. D'une façon générale, le parent doit respecter les amusements qui sont souvent pédagogiques — rien n'est pire que de se moquer d'un enfant qui joue et par là cultive son imagination et son habileté.

Les affects, émotions et sentiments, sont rapides, intenses et labiles chez l'enfant. Joies, émerveillement, inquiétude, tristesse, colère, tendresse, amitié se succèdent rapidement, sous l'influence des circonstances. L'enfant est souvent immergé dans le plaisir. La gourmandise est à l'évidence un plaisir majeur. Un passage exemplaire de *La Guerre des boutons* de Louis Pergaud détaille la dégustation solennelle d'une boîte de sardines par les garçons :

Et l'on mangea lentement, sans pain, par petites portions égales, épuisant le suc, pompant par chaque papille, arrêtant au passage le morceau délayé, noyé, submergé dans un flux de salive pour le ramener encore sous la langue, le remastiquer de nouveau et ne le laisser filer enfin qu'à regret. (*La Guerre des boutons*)

Prince de la gourmandise, l'enfant sait aussi bien dévorer que sucer avec précaution et patience, déjà économe ou dispendieux. À côté des sucres, gâteaux et desserts, le corps de l'enfant se plaît à sa mobilité musclée, courir, sauter, nager et se battre. L'ivresse motrice va avec l'ivresse des sens, couleurs et parfums, caresses et combats, enchantement des saisons, hédonismes variés, dans les champs et les forêts, par les rivages, les sables, les vagues, les piscines. Mais parmi ces ivresses corporelles, le sadisme n'est pas loin. Le même Pergaud qui décrit dans *La Guerre des boutons* des combats assez durs entre garçons dévoile un sadisme évident dans ses récits animaliers, comme *De Goupil à Margot*. Poil de carotte dans le roman homonyme de Jules Renard martyrise une taupe, tue un chat à coups de carabine, comportements cruels qu'il exécute avec calme et plaisir, selon un sadisme évident et tranquille. Il est bon élève en classe, turbulent dans sa famille, pervers dans une secrète solitude, bien organisé. Les affects infantiles se répartissent ainsi selon une géographie sociale bien vite située, à la fois prudente, provocatrice, confidentielle et personnelle. À la puberté, la sensualité érotique fait son apparition, héritant dans certains cas de l'esthétique poétique de l'enfance. Car bien avant la puberté, le sentiment de la beauté physique était déjà présent. On connaît ces enfants qui tombent en admiration devant la belle dame, devant le beau monsieur, souvent élégants et parfumés, qui viennent un jour divertir la vie familiale. Et les parents de réprimer dès lors ces regards trop insistants, fascinés, indécents.

Tout naturellement, des sentiments plus élaborés, envie, jalousie, rivalité, orgueil, honte, culpabilité, succéderont aux bagarres et aux disputes de chipie de l'âge infantile.

Le développement intellectuel joue un rôle majeur dans le façonnement de l'esprit d'enfance. Tout le vécu sensoriel et émotionnel se trouve interprété par les outils intellectuels, et

cela différemment selon l'âge. Certains sujets, nous le reverrons, attachent une grande importance à leurs interprétations d'enfance, alors que des légendes, des mythes, des erreurs tressent un monde romanesque, lequel, bien sûr, sera ensuite plus ou moins reconverti vers les rationalisations adultes.

Examinons ces étapes qui ont été étudiées avec précisions au XX<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'à dix-huit mois, le jeune enfant développe une connaissance sensori-motrice de l'espace. Il prend conscience de la permanence des objets inanimés, qui ne peuvent se pénétrer ou se fusionner, qu'il oppose aux objets animés, à son corps, aux visages de ses parents. Il prend conscience de sa position verticale, de la gravitation ; à 8-9 mois, il regarde un objet qui tombe. À 11-18 mois, il peut utiliser un objet pour en atteindre un autre, il peut faire un détour pour aller derrière une porte fermée. De deux ans à six ans, il commence à organiser les concepts, à classer les objets, à les dénommer. C'est la pensée opérationnelle, prélogique, établissant une logique provisoire. Certes, les objets sont classés, mais selon des principes schématiques et dichotomiques assez simples, en lourds/légers, chauds/froids, gauche/droite. C'est le temps des légendes, des approximations, des erreurs, des mythes. Le poids et la flottaison d'un objet dans l'eau, ou sur l'eau, demeurent en partie mystérieux, comme la vue du mirage sur une route surchauffée, comme le décalage entre l'éclair et le bruit du tonnerre. La sensorialité reste première par rapport aux rationalisations. Dans *Biffures*, Michel Leiris, enfant, qui observe des pompiers qui partent combattre un incendie à Billancourt, entend « Habillés en cour », ce qui suppose une riche tenue de courtisan, les vestes de cuir, les casques, les voitures rouges. Ainsi, cette période de la vie est celle des associations, souvent fortuites, au hasard des circonstances, d'où il résultera un grand ensemble poétique et merveilleux qui, plus

tard, sera recadré, réinterprété, ramené à des réalités bien plus prosaïques. Quelle est cette jolie jeune femme élégante et parfumée, bijoutée, qui accompagne parfois un oncle et qui n'est pas sa femme ? Sa secrétaire, sa collaboratrice, sa cousine ? On saura plus tard que c'est sa fille, d'un premier mariage, etc. Le codage verbal à cette époque est rudimentaire, souvent inexact. Les lois du langage ne sont pas celles de la réalité. L'enfant de six ou sept ans se fait une logique personnelle, égocentrique, syncrétique, provisoire : le melon est un fruit, puisqu'on le mange au dessert, comme la poire, comme la pomme. Servi en hors d'œuvre, c'est peut-être un légume. Au niveau directement intellectuel, certaines évidences mettent longtemps à s'imposer. Le poids constant d'un objet en pâte à modeler dont on modifie la forme n'est admis qu'à partir de neuf ans, le volume constant d'une quantité de liquide que l'on transvase d'un récipient à l'autre n'est admis qu'à 10-12 ans.

Avant sept ans, les classifications des objets par tailles ou utilités sont rudimentaires, établies par tâtonnements maladroits. À partir de sept ans, les abstractions apparaissent, l'ordre et la hiérarchie deviennent des structures mentales qui encadrent la réalité. Les nombres, l'arithmétique, la géométrie entrent en scène. C'est le stade, pour Piaget, des opérations concrètes.

À l'adolescence, dix à douze ans, la logique devient expérimentale, avec un dialogue permanent entre la réalité et sa mise à l'épreuve. Le sujet entre dans un monde hypothético-déductif. La démarche est inférentielle et les opérations sont combinatoires, l'adolescent testant les différents facteurs en présence. Les domaines mathématiques, physiques, chimiques se mettent en place. (Gréco, 1992)

Au cours de l'existence, différents systèmes d'allure rationnelle interviennent, dont certains sont philosophiques, idéologiques, scientifiques, plus ou moins théoriques. Tous

vont avoir tendance à effacer ou à brouiller les impressions premières de l'enfance, telles qu'elles ont été traitées par la pensée opérationnelle et prélogique qui va de six-sept ans à douze ans, qui accorde une grande place aux légendes et aux mythes, qui constitue l'esprit d'enfance, le monde de l'enfance. Les aventures de cette époque sont alors à la fois existentielles et fantasmatiques, riches d'un imaginaire poétique.

Parvenu à l'âge adulte, quand il acquiert une stabilité balisée par des obligations pragmatiques et logiques, le sujet peut abandonner son enfance, jeter ou donner ses jouets et ses jeux, mépriser cette période, au reste parfois pénible, semée d'épreuves, divorces, déménagements, échecs scolaires. Il ne lira plus ni Jules Verne, ni Dumas. Il négligera les films d'aventures et les films policiers. Mais il peut aussi conserver de l'enfance un axe majeur, comme l'aventure ; il sera alors journaliste, voyageur, chercheur, scientifique, artiste, créateur. Il peut enfin conserver l'axe sédentaire, pratiquant une existence de circularité répétitive et rassurante, de fonctionnaire, d'employé, d'enseignant. Certains vivront jusqu'à leur mort dans le logis où ils ont passé leur enfance. Cette tradition s'illustre dans les romans de Bove, de Gontcharov, certaines nouvelles de Kafka comme *Le Terrier*.

Dans certains cas, une enfance vécue et investie sur un mode mystérieux et abondée de légendes peut porter sa lumière sur l'existence entière, les énigmes se trouvant peu à peu résolues, mais parfois de façon incomplète. Nous en trouverons bien vite plusieurs exemples romanesques. Ces traces mystérieuses peuvent aussi être la racine de pathologies délirantes, comme le délire de filiation ou de substitution à la naissance.

La phrase de Francis de Croisset citée plus haut, est une phrase extraite d'un texte qui compare les Anglais et les Français.

Voici le passage cité plus amplement :

En Angleterre, l'amitié a des coups de foudre. Chez nous, alors même que le cœur accepte, l'esprit contrôle et se défie. L'amitié passe un examen. Nous perdons, avec la jeunesse, cet enthousiasme crédule dont l'ignorance voit si clair. Eux conservent, à travers toute une existence, une fraîcheur sentimentale qui fait partie de leur hygiène.  
(*Nous avons fait un beau voyage*)

Ce que Francis de Croisset définit chez les Anglais, c'est bien l'esprit d'enfance : l'enthousiasme crédule dont l'ignorance voit si clair.

Il s'agit d'un esprit d'enfance qui n'est pas gâché par une rationalité rigide, conventionnelle, trop souvent stérilisante et austère, réduisant et banalisant le flux sensoriel initial. Cette réflexion nous amène à Marcel Proust et au *Temps retrouvé*.

Au troisième chapitre de ce dernier volume d'*À la recherche du temps perdu*, le narrateur revit avec fraîcheur et intensité des moments antérieurs, surpris par la rapidité d'accès, quasi automatique et involontaire, à la mémoire inaltérée de cette époque. Trois impressions sont alors vécues : l'inégalité des pavés de l'hôtel du prince de Guermantes qui évoque celle de la cour du baptistère de saint Marc à Venise, le choc d'une cuillère contre une assiette qui évoque la percussion d'un marteau sur la roue d'un wagon, le déploiement d'une serviette empesée qui évoque une serviette semblable dans l'hôtel de Balbec. Ces trois impressions le frappent parce qu'elles sont chargées d'émotions immédiates, n'ayant pas été modifiées par tout ce qui a été vécu depuis, non traitées par des processus intellectuels.

À partir de ces éprouvés, le narrateur s'engage dans une vaste dissertation au cours de laquelle il établit deux types de mémoires. L'une est basée sur des impressions, elle est chargée d'émotions, elle est involontaire, elle est peu reproductible, et surtout elle n'a pas été endommagée par une analyse intellectuelle. Elle est précieuse, quasi sacrée, et il souhaite en conserver toute la saveur. Les sens, les images, les parfums, le